

plonge Berthe, Marie, Simone et Andrée dans le ravissement. La joie des petiotés est tellement débordante qu'elle a failli réconcilier Grand-papa avec tous les moineaux du monde entier.

Quatre oiselets constituent la nichée, c'est-à-dire, un pour chacune des petites-filles de Grand-papa. Vite, on court aux berceaux des poupées, et, c'est dans un épais édredon, que, pour prévenir les frilosités, les moinillons sont recouverts et couchés. Leur tête sur l'oreiller douillet, à quoi songèrent ces petites cervelles...?

Tante Julie a beau trouver la chose ridicule, je soutiens, moi, que les oiseaux ont des rêves—pas les mêmes, mais enfin des rêves comme nous.

Rien ne manqua à la félicité des bébés-moineaux : ni la becquée abondante, ni la chaleur qui pénètre. Des framboises juteuses s'écrasèrent pour leurs palais délicats ; généreusement, la chair savoureuse des cerises leur fut dépécée, et goulûment, ils avalèrent les grosses gouttes de lait ou d'eau sucrée, qu'on leur tendit sur des brins d'herbe.

Vous ai-je dit les noms suggérés pour eux par la tendresse exubérante de leurs mères d'adoption ? Ils répondaient à la mélodie de Biribi, Coco, Tit Noun, et le dernier, le plus frêle de tous, Bibi.

Hélas ! pourquoi la Camarde, au teint blême, vint-elle promener sa faux sur ces jeunes destinées, au moment où la vie s'ouvrait et si bonne et si belle !

Coco d'abord succomba le premier.

Ni les mots qui réchauffent, ni les caresses qui apaisent ne purent retenir Coco parmi nous. A travers les langes ouatés qui l'enveloppaient, ses membres se raidirent, son cou se pencha lamentablement et son bec entr'ouvert oublia de se refermer.

Pauvre, pauvre Coco !

Des funérailles maintenant s'apprêtent sur le coteau.

Tante Julie a donné une jolie bonbonnière qui servira de bière au petit mort, et, Jeanne, bien que ne partageant pas toujours les jeux enfantins des sœurette, — à onze ans, on est déjà si vieux, — se laisse cependant émouvoir par la désolation du spectacle, et va, gravement, au jardin, cueillir

des fleurs toutes blanches pour les tresser en couronnes.

Henri, qui ne veut pas être en reste de bons procédés, abandonne, un moment, la lecture palpitante du *Capitaine Hatteras au Pôle Nord*, et annonce qu'il se charge de composer l'épithaphe.

Vous ignoriez, sans doute, que Henri est un poète de dix ans, dont la poésie facile inspire comme du respect à Berthe, Marie, Simone, et jusqu'à la mignonne Andrée, bien qu'elle soit si petite, si petite qu'elle n'y comprend absolument rien.

L'autre matin, tandis que Tante Julie coupait une tartine à Henri, il lui a composé ce quatrain dont elle n'est pas peu fière :

J'aime une tante
Très, très charmante,
Et qui est bonne
Comme une pomme.

Les rimes ne sont pas toujours riches, mais Henri est un philosophe en herbe et sait déjà que ce n'est pas la richesse qui fait le bonheur.

Pour le deuil profond qui vient de s'abattre sur la maison des poupées, Henri plonge sa plume dans l'encre la plus noire, et, après quelques instants de sombres réflexions, nous lisons, sur la blancheur du stèle funéraire, les lignes suivantes :

*Ct-git Coco.
Il fut dodo.*

Cette éloquence brève, et combien touchante, met un soupir dans plus d'une poitrine. Toutefois, un penser reconfortant glisse dans les âmes affligées ; Coco est pleuré en vers. Combien de nous n'en pourront dire autant !

La lugubre procession s'est mise en marche et descend lentement l'avenue, où, le soleil coule à travers les arbres aux épaisses ramures une blondeur radieuse.

Henri, qui remplit en ce moment, les fonctions solennelles de c'ébrant, marche, le premier, recueilli, majestueux. Une pelle qu'il tient à la main et sur laquelle il s'appuie comme sur un bâton — tel le père Aubry aux funérailles d'Atala, — lui servira tout à l'heure à creuser la fosse.

Berthe et Marie suivent ensuite, chargées du cercueil que les pâles fleurs recouvrent tout à fait. Puis

vient Simone, puis Andrée, qui n'est pas très sûre s'il lui faut rire ou pleurer. Jeanne ferme le triste cortège en faisant tinter le glas funèbre.

Tante Julie et son Amie, qui se promenaient à petits pas sous l'oscillation rythmée des rameaux touffus, se rangent respectueusement pour laisser passer le convoi. Pour mieux voir, Grand-papa, sur la véranda, a relevé ses lunettes sur son front, et devant cette pompe attendrissante, sa rancœur contre les moineaux s'adoucit... La mort, quand elle passe, efface toutes les fautes.

Le plus gros chêne de l'avenue est l'église. C'est là qu'on fait halte et que Henri entonne les chants de la mort.

La liturgie du célébrant, encore bien restreinte, ne lui offre que la répétition fréquente des *Dominus vobiscum*. Un bredouillement de mots inconnus jusqu'ici à la langue latine, mais dont les terminaisons *us* et *um* attestent au moins le souci de leur orthodoxie, est d'un effet important dans cette vague psalmodie.

Les derniers *oremus* prononcés, le cortège se reforme, remonte pieusement l'ombreuse avenue pour ne plus s'arrêter qu'au champ du repos.

Il a été tracé sous un buisson d'églantiers au-dessus duquel s'incline encore le "feuillage éploré" d'un saule.

C'est là, dans la poésie et dans les fleurs, que Coco dort son dernier sommeil, et, que sont venus le rejoindre Biribi, Tit Noun et Bibi.

Ils sont morts. Chantez pour eux.

FRANÇOISE.

Sur le Coteau, Malbaie, août 1903.

Pages des Enfants

Tante Ninette étant allée passer ses vacances à la campagne, il n'y aura pas de pages des enfants dans ce numéro. Nous pouvons promettre son retour pour le mois de septembre.

LA DIRECTION.

Nous sommes nés français ; l'Angleterre nous adopta comme ses enfants en nous promettant la conservation de nos libertés ; luttons pour les transmettre à nos descendants.

ANTOINE GÉRIN-LAJOIE.